

## Le XVIII<sup>e</sup> : plaisirs perdus, pages capiteuses

Patrick Wald Lasowski, *Libertines*, Paris, Gallimard, 1980, collection « Les essais », 159 pages

René Lapierre

Volume 24, numéro 5 (143), octobre 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60723ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Lapierre, R. (1982). Compte rendu de [Le XVIII<sup>e</sup> : plaisirs perdus, pages capiteuses / Patrick Wald Lasowski, *Libertines*, Paris, Gallimard, 1980, collection « Les essais », 159 pages]. *Liberté*, 24(5), 141–145.

---

RENÉ LAPIERRE

## QU'EST-CE QU'ÉCRIRE?

### LE XVIII<sup>e</sup>: PLAISIRS PERDUS, PAGES CAPITEUSES

Patrick Wald Lasowski, *Libertines*,  
*Paris, Gallimard, 1980*, collection  
«Les essais», 159 pages.

Le siècle de Louis XIV exaltait la force, la splendeur, la grandeur pérenne de l'Empire; le monarque disposait avec art autour de lui les termes de sa gloire, arrangeait quotidiennement l'assurance de leur durée. L'année même de son décès cependant le socle du pouvoir royal commençait déjà à se fissurer; le Parlement cassait le testament du Roi-soleil (qui accordait le pouvoir au duc du Maine) pour le confier plutôt à Philippe d'Orléans mais diminué, entravé désormais par le «droit de remontrance» qu'il se réservait. Cet insolent morcèlement de son autorité indispose d'abord le Régent, puis, très vite, l'indiffère. A quoi bon régner en effet si ce n'est en maître? A l'orée du siècle la dimension mythique de l'Empire se transforme donc radicalement: la Royauté devient Régence, le Règne une administration, une régie. L'esthétique triomphante du monument le cède sans transition alors à celle du Moment, de l'instant où scintillent espièglement le désir, l'infidélité, l'échange. Des grands seigneurs aux petits-mâîtres, Patrick Wald Lasowski explique ainsi

comment, au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'économie du plaisir se transforme, avec quelle rapidité la notion même de valeur — si imposante au Grand Siècle — s'étourdit maintenant dans la course, l'ostentation, la circulation. Débit de récits, de paroles; bavardages. Mais aussi débit de monnaies: dettes.

C'est par exemple en 1716 que le financier Law obtient l'autorisation d'émettre des billets, émiettant un capital en espèces de six millions en quelque cinquante millions de numéraire. Le XVIII<sup>e</sup>, poursuit Lasowski, n'a rien de plus pressé que de liquider la fortune du Grand Siècle, d'aplatir l'or en papier-monnaie (de barguiner le louis) bref, de parler titres:

*Ainsi Law, précipitant l'abandon des Vérités Foncières, assure-t-il l'une des figures majeures du change libertin donné au désir: «On se précipitait à changer terres et maisons en papier» (Mémoires de Saint-Simon). C'est le passage, décisif, à la fiction.*

Du papier-monnaie à l'estampe en passant par l'épigramme, la brochure, le libelle ou la lettre, Lasowski découvre avec finesse dans le libertin un être de fiction, sans autre volume que celui du papier (léger, volant, volage) qui lui sert à s'illustrer. On administre autrement désormais les espèces, les fortunes et les genres. Dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> en effet, plus de roman qui finisse, plus de personnages ou de récits qui aient de l'épaisseur, plus d'histoire qui connaisse sa fin. N'a plus cours enfin que le négligé — comme on le dit d'un vêtement — le transparent, le couru: le pamphlet a des ailes, les feuillets de l'Encyclopédie se transportent

partout, Voltaire triomphe. Tout ce qui pèse est condamné, coulé, perdu d'avance: on a l'oubli facile, le mépris leste.

Dans cette fiction du plaisir et de la hâte, bien sûr, la débauche. Que cela fasse du bruit, qu'on en parle: le libertin existe moins par ses exploits que par ce qu'on en dit. Le fonds de Vérité du classicisme s'est noyé dans la rumeur amoureuse et le gonflement des étoffes, des corps, des scènes. Lasowski encore une fois lit admirablement cela, ces conversions, ces déplacements, ces échanges dont il rappelle sans cesse le déficit, l'endettement. Rapport du capiteux au capital:

*Et cette ostentation gouverne la scénographie vestimentaire du désir: elle vient s'épanouir à la gorge des femmes — pâte voluptueusement levée, débordante de la satisfaction de s'offrir. La gorge ainsi bombée témoigne du même savoureux volume qui enfle glorieusement les Noms les plus troublants du siècle: Mme la marquise de Pompadour, née Poisson, Mme la comtesse du Barry, née Bécu. (...) Dernier fleuron de la pièce montée féminine, le décolleté satisfait la gourmandise de l'œil, et cherche, peut-être, à émouvoir le peuple: c'est là le risque qu'il prend. Car l'«émotion», c'est aussi l'émeute. Le décolleté prévient, conjure — mais attire, excite — la décollation prochaine.*

Noms «soufflés», voudrait-on ajouter encore, que ceux de tel duc d'\*\*\* ou de telle marquise d'\*\*\*, dont les titres seuls survivent dans les textes au floconnement d'une identité

maintenant dispersée, dilapidée comme l'or royal dans la profusion des plaisirs. *Dispersée*, vraiment. Non plus seulement cachée comme au siècle précédent, ni même simplement méconnue comme on pourrait le croire. Chez le libertin tout se sait. L'astérisque ne fait plus désormais qu'ajouter au plaisir, le «gonfler», justement, le surprendre dans la retraite fictive (elle aussi) où il feint de se reculer pour mieux s'offrir, s'exposer en retour. Charmes de la cachette. Les grands jouent aux petits (Marie-Antoinette se fera bergère, poupée), abdiquant dans le «secret» libertin toute responsabilité de titre ou de tâche, tout ce qui pèse, donc, et donne du poids, du nom. Passé cette vacance du moi, rien que des plaisirs. Le style est frivole; alertes les mains, vives les répliques. Que la fête commence.

Dans son débridement, l'irresponsabilité libertine prescrit seulement (c'est son unique règle) que l'on *réponde* avec diligence à ce qui égare, charme, étourdit. Que le discours ainsi soit sans cesse maintenu au-dessus du vertige, que tout désir devienne lisible et soit lu effectivement. Cette civilité du code assure le ressourcement «exquis» du jeu, garantit au libertin la possibilité de jouir indéfiniment de ce qui se joue là, et dont il est le jouet. Ah, marquis, que cela est divin!

*Divin* bien sûr ne marque plus ici le rapport à une transcendance (divine ou royale), il suggère plutôt l'étourdissement, complimente l'agilité de ce qui séduit par son inconstance, où l'on veut voir de la vivacité. «Divin» nous fait lestement passer de l'orgueilleux prestige du Grand Siècle à la maîtrise du «petit rien» — de

l'idole à la babiole. Et les adolescentes du Régent ont remplacé à la Cour Mme de Maintenon. «Divin» est aussi, en vertu d'une étrange hypothèque, le sceau qui assure aux pratiques abusives de la société libertine («instruction» des jeunes filles, viol, détournement d'enfants, etc.) l'impunité. La grâce du Régent, sans doute, y veille; mais le pouvoir de ce dernier n'est plus si grand, hors de Versailles, depuis le droit de remontrance. De telle sorte que ce qui autorise et sauve dans son indécence et sa cruauté le libertin, ce qui continue d'accorder malgré tout à son irresponsabilité la sanction du pouvoir et l'assurance du bon droit n'est plus que le privilège du *texte*, dernier vestige de la noblesse, ultime effet du droit divin. Chez le libertin en effet tout n'est plus que texte, discours, réplique: représentation. Portrait de Sade en divin marquis. Le libertin est celui qui est tout entier dans l'esprit de sa fiction, petit-maître qui n'a plus à maîtriser que du sexe, et encore, du sexe-papier. Les rapports se font textuels, les débordements d'extase solitaires: «la présence du livre fait abonder, ruisselante, la grâce». La fiction se propose comme le lieu confiné d'un privilège qu'elle reste seule à attester, le livre étale voluptueusement sur les «lits de lecture» le droit perdu de la noblesse à la jouissance; jouissance plus intense encore de s'être mieux cachée, plus vive de s'être retirée dans l'ombre des bibliothèques et des boudoirs. Noblesse perdue, plaisirs perdus: pages capiteuses. Autant perdre la tête, se sera-t-on dit, avant qu'on nous la fasse tomber.